

Papy

Jean Désy

J'AI CONNU PAPY lors de mes premières incursions en pays inuit. Je l'ai souvent croisé dans le village, dans la toundra aussi, un peu partout où il y avait du gibier, sur la mer, aussi loin que l'île Mansel, tout au nord de la baie d'Hudson, puis dans la gueule de la rivière Kogaluc. Papy maniait avec une habileté rare le kayak fait en peaux de phoque qu'il avait lui-même construit, qui lui servait pour la pêche à l'omble arctique. Il aurait pu posséder un bateau en fibre de verre et le doter d'un moteur hors-bord, mais Papy aimait ses vieilles choses, fonctionnelles ou non. Un peu miraculeusement, il était parvenu à conserver le mode de vie traditionnel qui avait toujours été le sien, malgré la modernité qui atteignait de plein fouet son univers nordique. Son sourire paraissait toujours plus large que le détroit d'Hudson.

Papy. Nous avons souvent mangé ensemble des *arpik*¹ à pleins seaux, dégusté de l'omble cru avec du thé et de la banique. Nous avons découpé des caribous que lui ou moi avions abattus. Nous avons parfois dormi sous la même tente. Un soir d'hiver, il me fit connaître les secrets de la construction d'un iglou, la façon avec laquelle les blocs rectangulaires doivent être agencés, comment on aboutit à une solidité telle qu'un homme heureux, un gigueur comme un Inuk farceur, peut sauter à pieds joints sur le dôme de glace sans que rien ne s'écroule. Papy riait facilement, des blagues qu'il s'inventait lui-même comme des simagrées que quiconque lui faisait. Il s'amusait beaucoup de mes gaucheries quand il m'apprenait l'art de tendre les filets sous la glace. Il me faisait penser à Nanuq, le personnage principal du film *Nanuq of the North*, de Robert Flaherty, tourné à Inukjuak en 1922, l'un des premiers documentaires de toute l'histoire du cinéma. Un chef-d'œuvre! Sacré Papy! Un peu comme Flaherty, j'eus donc la chance de connaître un de ces *nanuq* de légende. Papy était vraisemblablement de la même taille que Nanuq, petit quand on le comparait à un Cri ou même à un quelconque descendant des Viking. Mais, petit ou pas, quelle force! Il marchait comme la plupart des Inuits, les jambes arquées, solidement ancré dans la toundra, capable de vaincre sans défaillir les blizzards les plus furieux. Avec ses mains larges et calleuses, il savait tout faire, ou tout ce que son père et ses oncles lui

avaient appris, un foëne² comme un *qamutiik*³ dont les patins glissent parfaitement sur la croûte. Cher Papy.

Peut-être était-ce le fait du hasard, mais jamais je ne dus me pencher à son chevet en tant que médecin, sauf à la toute fin de sa vie. D'abord parce que Papy n'a été malade qu'au cours des derniers mois de son existence — il ne se blessa même jamais gravement — et puis parce que d'autres médecins que moi intervinrent, parce que je n'étais pas de garde la première fois qu'il perdit conscience.

En pleine rue, alors qu'il partait pour la chasse, il tomba devant sa porte, inconscient. Des voisins le transportèrent à l'urgence. Premier moment de « déchéance » pour mon ami. Il employait consciemment ce mot en m'expliquant comment il se sentait alors que je lui rendais visite quelques heures après son arrivée. Il était nu sous sa jaquette d'hôpital. Pour rigoler, il soulevait les jambes en me montrant les muscles de ses quadriceps. Pourtant, au fond de lui, il ne rigolait pas. Il se sentait diminué, et cela, il ne l'acceptait pas. Il n'allait pas l'accepter. Il n'accepterait jamais de ne plus courir la toundra ou la mer. Anne-Julie, excellente médecin, avait posé la première le diagnostic de diabète. Elle allait s'occuper de Papy.

Il demeura plusieurs jours dans une chambre pourtant propre qu'il n'aimait pas, le temps de passer certains tests, le temps de voir comment les médicaments agiraient sur son sort. Chaque matin et chaque soir, je le voyais, non comme professionnel, mais en tant qu'ami, ce qui ne m'est pas arrivé souvent, peut-être parce que lorsque des êtres chers ont été touchés par la maladie — certains membres de ma famille ou certains grands amis —, je n'ai guère apprécié me retrouver dans un hôpital auprès d'eux. Une personne que j'aime intimement et qui tombe malade, cela me donne le cafard. De fait, la souffrance des autres m'a très souvent profondément troublé. Je peux dire que la souffrance, jamais, ne m'a paru « intéressante ». Préoccupation fondamentale pour l'humanité depuis l'aube des temps, certes. Mais qu'elle ait pu être la cause d'intérêts, de plaisirs ou de joies scientifiques ou philosophiques : non!

Lors de chacune de mes visites, au début, je ne disais rien. Papy amorçait la conversation. J'alimentais ensuite l'échange.

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.

1. Plaquebières
2. Harpon
3. Traîneau inuit

Comme toujours, Papy savait être à la fois drôle et sérieux. Nous parlions immanquablement de toundra, de caribous et de bleuets, puis de haute mer et de courses en direction de certaines îles de brouillard qu'il était le seul à connaître. Trésors de la baie d'Hudson. Lieux de grands mystères, là où il y a encore des morses autour desquels aiment flâner les narvals. Papy racontait ; je ne songeais qu'à partir avec lui. Nous aimions tous les deux évoquer certaines tempêtes que nous avions vécues, le passage des grands animaux entre les lacs, à l'intérieur des terres, les volées d'oies blanches capables d'emplit la totalité d'un ciel de mai. Lui, il disait *nirliq⁴* ; moi, je disais outarde. Mais nous nous comprenions bien. Lui et moi, nous aimions *grosso modo* les mêmes choses, même si provenions de mondes différents, même si nous partagions des cultures extraordinairement différentes. Ce qui nous animait, c'était les larges espaces et la lumière, les grands froids et l'amitié qui naît de tous les ébranlements causés par le temps nordique. L'abondance de la vie animale, dans le Grand Nord, nous gardait en vie et, surtout, protégeait notre envie d'être heureux. Mais de ne plus pouvoir profiter de la manne... ah ! ça, non ! Papy ne tolérerait pas... Sa maladie, cette engeance du diable qui lui faisait courber le dos, ce diabète débilitant, il ne l'acceptait pas. Je me disais que si j'avais été à sa place, moi non plus, je n'aurais pas accepté.

Même s'il n'avait pas un gramme de gras en trop, mon ami souffrait d'un diabète extrêmement difficile à maîtriser. Depuis plusieurs mois, sinon quelques années, le mal avait fait toutes sortes de ravages dans son organisme. Maintenant, les reins et les rétines étaient gravement atteints. Pourtant, Papy jurait n'avoir ressenti aucun malaise, jusqu'à cette foudroyante perte de conscience. Son orgueil en avait pris un coup ; être transporté dans les bras de voisins... Papy avait 65 ans. Depuis l'âge de 15 ans, il avait survécu par lui-même, chasseur et pêcheur, à une époque où les épidémies et les disettes décimaient encore des pans entiers de la population inuite. Anne-Julie pensait pouvoir lui épargner un traitement par l'insuline. Mais les hypoglycémifiants oraux ne donnèrent aucun résultat probant. Il n'y eut bientôt plus qu'un choix : les injections. Une infirmière passa de longs moments avec Papy pour lui expliquer comment s'administrer le médicament. Le chasseur vivait seul dans une maisonnette située aux limites du village. Ses enfants étaient morts, tous les deux dans des accidents, le premier alors qu'il conduisait sa motoneige beaucoup trop vite sur la rivière, soûl, en février ; il avait percuté une fa-

laise de glace. Le second s'était perdu en mer pendant une tempête d'automne ; jamais on n'avait retrouvé son corps. La femme de Papy était décédée des suites d'une foudroyante hémorragie, quelques heures après la naissance de leur deuxième fils.

Mon ami s'imaginait fort mal en train de jongler avec l'insuline. Quant à l'idée de transporter seringues et fioles dans la toundra, dans ses poches ou dans un sac au fond du *qamutiik*...

Pourtant, son corps ayant repris du poil de la bête, Papy finit par accepter de jouer le jeu. Un soir, la veille de son départ, alors que deux injections par jour avaient fini par stabiliser son diabète, il me parla pour la première fois de suicide. Il était plus que sérieux. Même s'il était un farceur né, il parlait rarement pour ne rien dire. Lorsque le temps serait venu, il se tuerait. Pour lui, mourir valait mieux que d'accepter une vie anémiée, diminuée, confinée à une chaise ou à un lit. Donc, si les choses dégénéraient... Papy répéta à deux reprises le mot « suicide », baissant chaque fois les yeux, choisissant de ne pas me regarder, peut-être pour éviter de voir ma réaction. Il n'avait toutefois aucun besoin de se cacher ou de se justifier. Je le comprenais. Pourtant, depuis le début, je me battais pour garder les gens en vie, souhaitant les aider à surmonter certaines des affections qui les amoindrissaient. « Guérir les autres, parfois ; les soulager, souvent ; les consoler, toujours ! » Cette maxime était la mienne. J'avais même contribué à empêcher certains suicidaires de passer à l'acte. Cependant, au fond de moi, lorsqu'il me semblait que le suicide devenait une conclusion, je devenais fataliste, je dois l'avouer, fataliste comme le sont la plupart des Inuits, comme le fatalisme constitue encore l'une des qualités de la société inuite. Même s'il avait toujours été de mon devoir d'aider les malades et particulièrement les suicidaires, je n'avais pu qu'admirer, parfois, l'immense courage de certains désespérés. Il m'était arrivé de penser que c'était les plus braves et les plus forts qui parvenaient à mettre fin à leurs jours, pour le plus grand malheur de leur communauté. Toutes ces morts me troublaient, de même que les morts dites « accidentelles », si souvent la conséquence d'états suicidaires. Si une partie de moi, influencée par certains préceptes moraux ou religieux, n'appréciait pas la mort décidée, voulue et choisie, une autre partie considérait que bien des situations, emmêlées à une vision du monde particulière, pouvaient parfois conduire quelqu'un à s'enlever la vie. Mais la Vie ! Voilà ce qui comptait. Pour l'instant, Papy manifestait le désir de continuer à vivre, et cela m'apaisait.

4. Outarde

Comme la majorité des Inuits de son âge, Papy était né dans un iglou, quelque part entre Ivujivik et Inukjuak. Assis dans son lit d'hôpital, il me fixait avec ses petits yeux noirs perçants bien enfouis sous de drôles de sourcils broussailleux en accent circonflexe. « Suicide »... Qu'avais-je à répondre à son aveu ? En tant qu'ami, rien, ou pas grand-chose. En tant que médecin... Peut-être un peu plus. Je ne savais trop. Le suicide a depuis toujours, et à travers toute l'histoire humaine, constitué l'un des plus graves problèmes existentiels, peut-être le seul problème philosophique vraiment sérieux. Les penseurs les plus sensibles ont perçu cela.

Je ne me voyais pas en train de convaincre Papy de quelque vérité que ce soit, d'abord parce que cet Inuk me semblait avoir vécu toute sa bonne vie au sein d'une réelle vérité existentielle, implacable, certes, mais magnifique, et puis parce que je n'avais pas vraiment d'arguments solides à lui opposer. Il m'annonçait ce que j'aurais fait ou ce que j'aurais eu envie de faire moi-même en pareille circonstance. Mes convictions religieuses ne différaient pas énormément des siennes. Nous étions tous les deux croyants, et le même mot, Dieu, signifiait pour nous la valeur absolue à laquelle nous aimions nous référer, certains matins paisibles, comme certaines nuits de grands vents. Papy était anglican ; j'étais catholique. Il est vrai que nous allions à l'église seulement lorsque nous en sentions le besoin, c'est-à-dire à Noël, mais aussi pour prier lorsque la vie nous y poussait. Or, pour lui comme pour moi, la trop grande faiblesse dans la relation avec la Nature signifiait la mort, puis le passage à une autre vie.

Laquelle, de quel type ? Nous n'en avions aucune idée et, d'ailleurs, n'en avions jamais parlé. Quand j'osai prononcer le mot « prière », Papy rota pour me faire rire. Il prit un morceau de *mattaq*⁵ que Rose Weetaluktuk lui avait apporté la veille, en cadeau, et l'avalait tout rond. Je fis de même ; ce *mattaq* goûtait le poisson qui aurait cessé de nager trois siècles plus tôt !

Mon ami quitta finalement l'hôpital. Un mois complet passa. Je le croisai à quelques reprises alors qu'il partait pour la chasse ou pour la pêche, toujours en solitaire. C'était une période où je n'avais pas le temps de l'accompagner. Trop de travail, trop d'autres aventures, le jour et la nuit... Quand je l'abordais, Papy me disait que tout n'allait pas si mal, qu'il s'habituaient peu à peu aux injections. Il me faisait tellement penser à mon grand-père, un grand-père qui aurait été inuit au lieu d'être saguenéen, un bon vieux aux yeux profonds

qui ne cherche qu'à emplir sa vie d'air pur, de gigues et de pétilllements.

Un après-midi, à la coop du village, alors qu'il s'était procuré des cartouches et du naphthé, Papy baissa son pantalon devant tout le monde et laissa tomber une énorme bouse sur le plancher. Une jeune fille, derrière sa caisse enregistreuse, ne put s'empêcher de crier. Des gamins s'esclaffèrent. Papy, en sueur, tremblotant, avait du vide dans les yeux. Les gamins, hurlant et gesticulant, lui firent subir une ronde d'enfer. Tout à coup, Papy s'effondra, en pleine face dans le caca. À son réveil, à l'urgence, alors qu'Anne-Julie lui injectait une forte dose de glucose intraveineux, Papy se mit à pleurer. Il ne se souvenait que des rires des gamins, de la foule ahurie. Il ne pouvait peut-être plus, mais il puait dans sa tête. L'hypoglycémie marquée fait faire des choses si bizarres...

Il ne voulut pas me dire grand-chose quand je parvins à me libérer pour lui rendre une vraie et longue visite dans sa chambre. Il ne pleurait plus. Il ne pleurerait plus, c'est tout ce qu'il osait dire. Il ne prononça pas le mot « suicide », mais l'indignité dans laquelle il avait sombré, à son dire, ce moment de profonde ineptie, il ne le digérait pas. C'était probablement lui le fautif. Il avait joué de façon maladroite avec les doses d'insuline. Pourtant, son diabète le malmenait avec rudesse. À l'hôpital, même sous surveillance étroite, il passa plusieurs fois de l'hyperglycémie exagérée aux pires hypoglycémies. La maladie le mordait dans le plus essentiel de sa vie : la dignité.

Papy partit de l'hôpital un vendredi soir. Son médecin était d'accord pour qu'il aille se reposer chez lui. Papy n'en pouvait plus des horaires fixes, des jaquettes ouvertes par derrière et des voisins de chambre trop inquisiteurs. Ses soignants avaient toutefois insisté pour qu'il n'aille plus seul dans la toundra, pendant quelques mois du moins. Plus de chasse, plus de pêche.

J'avais été invité à souper par une amie. Nous avions passablement bu. Professeure à l'école primaire, elle me racontait son bonheur d'enseigner, son bonheur simple, malgré toutes les difficultés. Quand le téléphone sonna, je fus le premier surpris qu'elle me tende le combiné. Mais dans un village, et un village inuit par-dessus le marché, tout le monde sait tout. On m'avait déniché. On me demandait de venir à l'hôpital. Mon ami s'y trouvait. De fait, il était là depuis quelques heures. On allait même le transférer à Montréal. Une jeune femme médecin, toute fraîche arrivée du Sud, forte dans l'art d'appliquer les techniques d'urgence les plus sophistiquées, avait réanimé Papy. On l'avait découvert dans sa maison, baignant dans son

5. Peau et graisse du béluga

sang. Un hasard. Qumaq, un narcomane que Papy avait pris sous son aile depuis quelques années, était passé le voir de façon impromptue. Quand Qumaq voulait mourir, il allait se confier à Papy. Le jeune Inuk avait alerté les policiers. Papy avait la gorge tranchée. Les cartilages avaient été touchés ; la glande thyroïde, coupée en deux. Papy était passé à l'acte en se servant de son couteau à fileter. On l'avait ensuite intubé, transfusé, alité, enveloppé de couvertures. Survivant, il allait décoller dans l'avion-ambulance afin de subir au Sud une délicate intervention chirurgicale.

Papy revint au village deux semaines plus tard. Il se haïssait. Il haïssait sa vie. Il haïssait le monde entier. Tout ce qu'il me confia, c'est qu'il aurait dû mener son courage jusque beaucoup plus loin, au cœur de la toundra, dans la parfaite solitude, là où rien ni personne n'aurait pu changer quoi que ce soit au cours de sa décision. Il n'en voulait pas à Qumaq ni à la jeune femme qui l'avait si efficacement réanimé. Pourtant, il ne les remerciait pas. Il tâta sa plaie parfaitement guérie, presque invisible. Il se haïssait. Après avoir choisi le suicide, après des jours d'extrême angoisse qu'il n'avait partagée avec personne, tout se terminait par un lamentable échec. Mais il n'était plus question de recommencer. Papy ne pouvait tenter un suicide une seconde fois. C'était au-delà de ses forces, de sa raison, de sa folie, de ses choix, de ses décisions les plus souffrantes et les plus irrationnellement soupesées. Dans les temps anciens, demandait-on par deux fois aux Inuits trop âgés ou impotents de se laisser volontairement abandonner sur la banquise pour que le reste du groupe nomade puisse poursuivre sa route en toute survivance ?

Papy n'allait plus vivre dans sa maison. Il ne voulait plus s'injecter lui-même l'insuline. On l'avait « sauvé ». Qu'on continue à le tenir « artificiellement » en vie à l'hôpital. Il allait y moisir lavé, nourri et piqué deux, trois ou quatre fois par jour.

Je passais souvent par sa chambre pour le saluer. Il ne répondait plus. Il ne me regardait même plus. Lors d'une réunion départementale, la jeune médecin qui l'avait intubé recommanda qu'on lui administre des antidépresseurs. Je n'étais pas d'accord. À mon avis, Papy n'avait besoin d'aucune pilule. Mais comme je n'étais pas son médecin, on jugea qu'il était plus éthique d'essayer ce traitement. Papy recracha tous les comprimés qu'on lui servait, violemment. Sa tête, son esprit, son cœur ne voulaient plus vivre. Il accepta toutefois de recevoir ses injections. Il ne bougeait pratiquement plus. C'est à peine s'il se levait pour aller à la toilette. À tout moment, je le voyais regarder dehors, nuit et jour. Un matin, alors que je me tenais

au pied de son lit, sans rien dire, j'aperçus par la fenêtre un grand loup blanc qui s'avavançait en direction de l'hôpital. Cet édifice, bâti à la limite du village et libéré dans sa portion nord de toute autre construction, permettait parfois aux soignants et aux malades d'assister à des scènes grandioses. Papy pointa l'index en direction du prédateur. Le loup décampa vers un cap rocheux, puis disparut comme s'il avait été un fantôme.

Quand Manon voulut me parler, un matin, alors que c'était à mon tour de m'occuper des malades hospitalisés, je sentis que c'était de Papy dont elle voulait discuter. L'infirmière me dit que, depuis une douzaine d'heures, son patient présentait de fortes poussées de fièvre. Il toussait depuis quelques jours. Il avait beaucoup maigri. Il refusait dorénavant la nourriture qu'on lui offrait. Appelé chez lui pendant la nuit, un médecin de garde avait prescrit des antibiotiques. Manon m'avouait son désaccord. À son avis, Papy allait mourir parce qu'il n'attendait qu'une chose : le trépas. Si on l'aidait, c'est-à-dire si on cessait toute forme de manœuvre thérapeutique, il parviendrait à se rendre là où il souhaitait si ardemment aller.

Papy souffrait d'une pneumonie grave, son poumon droit étant submergé par l'action des pneumocoques. Quand je lui dis qu'il était victime d'une infection grave, qu'il était toujours possible de continuer les antibiotiques, il me regarda si tristement qu'il m'apparut que jamais personne ne m'avait regardé avec des yeux si détachés du monde.

Manon eut une rencontre avec tout le personnel, inuit et non inuit. Une discussion avec Qumaq, essentielle à mon avis, me permit de prendre une décision : pas d'antibiotiques, pas même de liquides intraveineux, seulement des calmants si jamais le malade montrait des signes de noyade.

Et c'est ce qui arriva. Vingt-quatre heures plus tard, mon ami respirait comme un poisson qu'on a sorti de son lac. Il ne toussait même plus. Ses glycémies étaient devenues erratiques. Nous avions d'ailleurs cessé l'insuline. Manon administra une première dose de morphine ; Papy fixait l'horizon. La morphine le fit s'endormir pendant quelques heures. Il régnait dans l'hôpital une atmosphère malsaine ; certains trouvaient indigne ce qui se tramait. Mais la majorité des infirmières, et surtout Qumaq, acquiesçait à cette non-ingérence dans la volonté la plus intime de Papy.

Mon ami rendit l'âme à trois heures du matin, tout de suite après la quatrième injection de morphine. La septicémie avait été carabinée. C'est moi qui dus constater le décès. Papy était rigide dans son lit, les yeux ouverts, plus noirs que jamais, qui regardaient bien plus loin que le lieu du loup. ❧